

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 17 (1929)
Heft: 70

Vereinsnachrichten: Questions actuelles : société romande de philosophie : cinquième rapport annuel (octobre 1927-juillet 1928)

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

QUESTIONS ACTUELLES

SOCIÉTÉ ROMANDE DE PHILOSOPHIE

CINQUIÈME RAPPORT ANNUEL (OCTOBRE 1927-JUILLET 1928).

Les principaux événements extérieurs qui ont marqué la vie de notre Société ont été les suivants :

En janvier 1928, M. Frank Abauzit a été appelé à traiter devant la Société lyonnaise de philosophie « le problème de la vérité » et en notre nom à tous il a émis le vœu que cette conférence soit le point de départ de relations suivies entre le groupe philosophique de Lyon et celui de la Suisse romande.

Peu après, au mois de février, M. Jean Piaget a été prié par la Société française de philosophie à Paris de présenter une communication ayant pour objet certains aspects de la psychologie de l'enfant.

D'autre part M. Charles Werner (nommé récemment recteur de l'Université de Genève) a donné à l'Institut des Hautes Etudes de Bruxelles trois conférences sur Platon ; il a de plus exposé devant la Société belge de philosophie ses idées sur les bases philosophiques de la théorie de la fonction de l'âme.

Disons enfin que M. I. Benrubi, membre du groupe genevois, a fait paraître un ouvrage important intitulé : *Philosophische Strömungen der Gegenwart in Frankreich* (1). Cet ouvrage très complet offre pour nous un grand intérêt parce qu'il cherche à situer la Suisse romande et la Belgique dans l'ensemble des productions philosophiques de langue française, ce que négligent de faire les livres publiés sur le même sujet par des penseurs de nationalité française.

Quant à l'activité intérieure des divers groupes, elle s'est essentiellement concentrée sur le problème de la finalité, comme on en peut juger par la liste des travaux présentés.

M. Charles Werner : la finalité d'après Aristote. Genève, 16 décembre ; Lausanne, 17 décembre 1927. — M. Elie Gagnbin : la finalité dans les sciences. Lausanne, 24 février ; Genève, 16 mars 1928. — M. Jean Piaget : la

(1) Voir plus haut, l'article de M. Adrien Naville. (Réd.)

finalité dans la psychologie. Neuchâtel, 8 mars ; Lausanne, 9 mars 1928. — M. Jean de la Harpe : Kant et la notion de finalité. Lausanne.

Diverses questions ont été en outre traitées.

Genève. M. Bernard Bouvier : la vie religieuse d'Henri-F. Amiel, 20 janvier 1928. — Neuchâtel. M. Auguste Juvet : A propos de théories récentes de la physique mathématique, 9 nov. 1927. M. Jean de la Harpe : Les principes fondamentaux du rationnel, 29 janvier 1928. M. Adrien Jaquerod : Les théories cinétiques.

La séance annuelle s'est tenue le 10 juin 1928 à Rolle, dans la Salle du Tribunal, que chaque année la municipalité met gracieusement à notre disposition. Elle s'est ouverte le matin par l'exposé d'un travail d'Arnold Reymond.

Après un repas en commun où furent traitées les questions administratives, une discussion nourrie s'engagea l'après-midi sur l'étude présentée le matin et que nous reproduisons telle qu'elle fut donnée.

Le problème de la finalité et sa signification métaphysique.

Grâce aux travaux qui ont été faits dans les divers groupes, il est possible d'envisager le problème de la finalité dans son ensemble et d'en dégager, si possible, les éléments essentiels.

Cette tâche est délicate et complexe et je voudrais savoir la remplir comme elle le mériterait.

La notion de finalité se rattache étroitement à celle de cause. Si nous consultons l'excellent *Vocabulaire* de M. André Lalande, nous voyons que l'idée primitive de cause est celle d'un agent responsable, au sens juridique, de l'acte qui est voulu et accompli par lui. Tout dans la nature s'explique alors par des causes finales de ce genre, c'est-à-dire par des êtres doués de volonté, qui manœuvrent les phénomènes suivant des fins plus ou moins arbitraires. Ces êtres peuvent parfois se concerter et faire des alliances qui n'ont du reste aucun caractère définitif ; et c'est pourquoi tout est incertain et précaire dans la prévision des événements. Il y a là une conception animiste qui se retrouve, de nos jours encore, chez les enfants.

Mais à mesure que la réflexion chez l'homme est devenue plus critique, on voit surgir une autre conception de la causalité, à savoir celle d'effets nécessairement produits par un agent, sans qu'il y ait chez ce dernier acte de volonté réfléchie et consciente. C'est ainsi, comme M. Charles Werner nous l'a montré, qu'Aristote a été amené à distinguer soigneusement la finalité et le hasard, puis à concevoir quatre genres de causes (formelle et matérielle, efficiente et finale), distinctions qui ont été par la suite précisées par les scolastiques. De ces distinctions nous ne retiendrons que l'opposition de la cause finale et de la cause efficiente.

Remarquons du reste avec M. Werner que l'existence de causes efficientes n'exclut pas, bien au contraire, le finalisme ; seulement celui-ci n'est plus le fait de volontés particulières et arbitraires qui tiennent en main les faits et les événements pour les diriger à leur gré ; il est inhérent à la nature même

et ses directions dans chaque domaine sont fixées et maintiennent un rapport constant entre une cause donnée et son effet.

Il y a, par exemple, des forces physiques, des forces vitales. Chacune produit selon son genre des effets qui lui sont propres. Un grain de blé donnera toujours une tige surmontée d'un épis, si ce grain de blé possède des conditions de vitalité suffisante et s'il est planté dans une bonne terre. Sans doute par le fait que la finalité de la nature rencontre les résistances de la matière, il y a une certaine plasticité dans les effets qu'elle tend à réaliser ; de là l'apparition de phénomènes ou d'êtres monstrueux, mélange de hasard et de finalité. Si l'on met à part les mathématiques et la mécanique statique d'Archimète, c'est dans la voie indiquée par Aristote que les sciences physiques et naturelles se sont engagées jusqu'à la Renaissance.

Cette voie n'était pas sans danger, car la dépendance des causes efficientes vis-à-vis du finalisme poussait à introduire dans l'explication des phénomènes physiques des considérations qui risquaient d'en dénaturer le sens. En physique, par exemple, on distinguait entre les mouvements naturels et les mouvements violents. Par les seconds un corps est déplacé de son lieu ; par les premiers il y est ramené comme si l'espace jouissait de propriétés qualitatives et affectives spéciales. On admettait d'autre part qu'il y a entre les corps des sympathies et des antipathies et que les métaux comme les plantes s'accroissent au sein de la terre ; d'où la nécessité de laisser reposer les mines. On admettait également que les qualités peuvent jouer le rôle de causes efficientes et transformer les corps les uns dans les autres.

De pareilles conceptions comportent un arbitraire inévitable et l'on sait comment elles ont égaré la physique et l'ont poussée à des explications paresseuses ou tautologiques, telles que la théorie du calorique, du magnétique, etc., ou encore de l'horreur du vide éprouvée par la nature.

La notion de causalité efficiente entendue comme engendrant ses effets soulève d'autre part des difficultés logiques qui ont été souvent mises en lumière.

En quoi consiste au juste le transfert qui va de la cause efficiente à l'effet ? Si l'effet est différent de la cause, comment celle-ci peut-elle le produire ? D'autre part s'il y a identité entre cause et effet, en quoi se distinguent-ils ?

C'est pourquoi, à partir de la Renaissance, on voit se dessiner une orientation nouvelle ; la notion de causalité efficiente entendue comme créatrice d'effets est de plus en plus abandonnée. On tend à la remplacer par la causalité efficiente mécanique, c'est-à-dire par un rapport constant entre grandeurs mesurables, exprimé sous forme mathématique. Il s'agit alors d'une relation fonctionnelle bien plus que d'une causalité proprement dite, relation que l'on définit en disant : « étant donné telles conditions ou circonstances mesurables, il en résulte... ». Seulement la notion de causalité mécanique ainsi comprise ne va pas sans difficulté. Sitôt que l'on considère non plus un phénomène isolé (chute d'une pierre, par exemple), mais un ensemble considérable de faits, le problème de suivre dans le détail la causalité mécanique

devient très délicat à résoudre. Que l'on songe au problème des trois corps et à certaines questions de l'hydrodynamique.

Aussi est-on de plus en plus obligé de recourir dans la physique aux méthodes statistiques et au calcul des probabilités ; de nouveaux problèmes se posent alors concernant les lois des grands nombres, des écarts et du hasard ; l'égalité des cas possibles qui est à la base de ces lois exige, entre autres, un genre d'indétermination qui paraît contredire le déterminisme rigoureux de la causalité mécanique.

Il reste en tout cas les sciences biologiques. Il y a dans l'ensemble des faits biologiques qui constituent le tout formé par un être vivant une réalité d'une cohésion spéciale. Il est difficile d'expliquer cette cohésion comme étant le résultat d'un simple équilibre physico-chimique, analogue à ceux que l'on étudie en chimie et en physique. Il semble que l'on soit forcé de recourir à la finalité dans le sens aristotélicien.

M. Elie Gagnebin nous a montré que, contrairement à ce que l'on croit généralement, Lamarck était théiste et concevait la nature comme étant soumise à un finalisme indirect. Chez Darwin nous trouvons deux idées qui ne se recouvrent pas l'une l'autre. La survie par la sélection naturelle peut bien se rattacher à la causalité efficiente, mais quand on considère qu'il est plus avantageux pour l'être vivant de survivre que de mourir, on porte un jugement de valeur et on fait indirectement intervenir la finalité. Et dans la recherche de ce qui est avantageux pour vivre, les darwinistes en sont venus à des explications finalistes à la Bernardin de Saint-Pierre. (P. ex. : si certains papillons ont sur les ailes inférieures de beaux ocelles, c'est pour effrayer leurs ennemis.) En fait, déclare M. Gagnebin, et pour le moment tout au moins, la biologie ne saurait se passer pour une large part d'un langage finaliste.

En résumé, aux débuts de la réflexion humaine tout s'explique par des finalités particulières dues à de multiples volontés. Les sciences physiques et naturelles se constituent ensuite en invoquant des causes efficientes, rattachées à une finalité d'ensemble dans la nature. Puis la causalité efficiente mécanique gagne du terrain, mais elle se complique de causalité statistique. La biologie semble contrainte toutefois à conserver encore des expressions et des manières de raisonner finalistes.

Ceci m'amène à serrer de plus près la notion de finalité, avant d'examiner son emploi en métaphysique.

Cette notion me paraît impliquer les éléments suivants :

1^o Ensemble d'actes ou d'événements qui en se coordonnant convergent vers une manière d'être définie.

2^o Toutefois la stabilité et la permanence de direction ne suffisent pas pour qu'il y ait finalité. Un anneau de fumée constitue un tout cohérent qui tend à se reformer, lorsqu'il est dérangé. Un cristal qui a une forme géomé-

trique définie, est capable de réparer les brèches qu'il a subies, pourvu qu'il soit plongé dans une eau mère. Il y a donc des stabilités et des permanences de direction qui n'impliquent pas finalité. La grande difficulté est alors de distinguer les convergences qui sont dues à un simple concours de causes efficientes physico-mécaniques de celles qui ne le sont pas.

3^o Dira-t-on que pour qu'il y ait finalité il faut une certaine indépendance dans le choix des moyens en vue d'une même fin ? Une graine se développe dans des terrains, des climats, des circonstances (pluie et soleil) qui ne sont pas exactement les mêmes. Elle n'en continue pas moins à reproduire la plante de l'espèce à laquelle elle appartient. Une objection se présente toutefois.

On peut concevoir un avion qui au moyen de gyroscopes garderait sa stabilité et sa direction au travers des perturbations atmosphériques. Tout récemment on a construit une horloge qui emmagasine automatiquement l'énergie dont elle a besoin, énergie qu'elle emprunte aux variations thermiques du milieu ambiant. Il y a là persistance d'une manière d'être qui se produit sans finalité et l'on peut se demander si la vie organique n'est pas due à un équilibre du même genre.

4^o En somme, me semble-t-il, nous disons qu'il y a finalité lorsque l'ensemble des causes mécaniques, physiques et chimiques, nous paraît insuffisant pour expliquer la cohérence réciproque d'un tout avec ses parties et la tendance univoque qui caractérise ce tout. On fait appel alors à un genre de causalité supérieure, qui s'insère dans l'ensemble des causalités jugées insuffisantes. Cette causalité supérieure a des caractères nouveaux que nous appelons psychiques.

Par exemple, dans le cas de l'avion ou de l'horloge, nous admettons bien que tels que nous les voyons fonctionner, ils se suffisent à eux-mêmes par le moyen de causes mécaniques et physico-chimiques. Mais c'est leur construction qui implique finalité (plan conçu et mise à exécution de ce plan). De même en ce qui concerne le développement d'une plante à partir de sa graine. A chaque moment de ce développement nous pouvons établir des équivalences physico-chimiques entre la plante et le milieu ambiant ; mais ce que nous ne pouvons établir, c'est la raison pour laquelle ces équivalences produisent telle forme de tige, de fleur, de graine plutôt qu'une autre. Et c'est pourquoi nous parlons d'une idée irectrice, d'une tendance maintenue par la nature.

Il va sans dire que le fait de postuler une causalité de cet ordre implique un jugement de valeur ou plutôt un jugement hypothétique d'existence accompagné d'un jugement de valeur et voici comment. Je constate que jusqu'à présent les causes mécaniques, physico-chimiques, échouent lorsqu'il s'agit de rendre compte d'une réciprocité entre un tout et ses parties dans le sens indiqué plus haut (cohérence, persistance et développement d'une forme définie). En déclarant que les causes en question seront à jamais

impuissantes à expliquer le fait, j'énonce un jugement hypothétique et si j'ajoute qu'il faut en appeler à une cause finale, je porte un jugement de valeur sur la nature du réel. Ce jugement peut du reste être contesté par un autre jugement de valeur concernant les progrès de la science. C'est notre ignorance seule qui nous empêche de voir comment des causes physico-chimiques expliqueraient le fait. Nous reviendrons plus tard sur ce point.

5^o Quoi qu'il en soit, une fois admises les causes finales et l'existence d'une activité psychique efficace, nous pouvons caractériser la finalité en fonction de cette activité et l'envisager dans sa nature, son mode d'action et son but.

Au point de vue de sa nature elle peut revêtir trois formes :

a) consciente et réfléchie, telle qu'elle se manifeste dans notre vie (but posé et utilisation de divers moyens pour le réaliser) ;

b) inconsciente, telle que nous la trouvons en nous sous forme d'instinct, de désirs qui cherchent à se réaliser, sans que nous ayons conscience de cette tendance au moins à ses débuts ;

c) sous forme d'une direction générale mal définie, telle que la persistance de la vie organique de notre corps, dont nous ignorons les conditions dernières.

Dans son mode d'action, la finalité peut être

immanente : adaptation spontanée de l'être vivant à son milieu ;

transcendante : action exercée du dehors sur un être par un autre (par exemple, sélection artificielle).

Quant à sa destination la finalité peut enfin être

externe, c'est-à-dire former quelque chose en vue d'autre chose (par exemple un vêtement en vue de l'homme) ;

interne, c'est-à-dire avoir pour fin l'être même dont les parties sont moyens (organisme vivant).

Telle est la finalité envisagée dans ses divers aspects. Ceux-ci ne sont pas, à vrai dire, autre chose que les modes de faire par lesquels nous estimons pouvoir caractériser notre activité psychique. Ils ont donc une origine anthropomorphique indéniable et nous aurons à voir si c'est une raison suffisante pour dénier au finalisme toute objectivité.

Ce qui est certain, c'est qu'ils ont servi de base aux spéculations métaphysiques. C'est ce que je voudrais rapidement montrer par quelques illustrations dont on excusera le caractère forcément schématique.

Dans l'antiquité gréco-romaine la pensée philosophique affirme sans défaillance le dualisme de la matière et du domaine de l'esprit comme aussi l'éternité de ce dualisme. La matière d'autre part oppose une résistance irréductible à l'action de l'esprit.

Cela étant, le problème du finalisme se trouve simplifié. Par rapport au monde sensible le principe de finalité est transcendant. Il y a toutefois finalisme dans la nature ; mais celui-ci est constamment mis en échec par la résistance de la matière.

Chez Platon, par exemple, l'opposition se fait entre la matière et le monde des idées qui lui est transcendant. Grâce au démiurge (Idée du Bien ou Dieu créé par composition d'idées ?), le mélange s'opère entre les Idées et la matière ; mais ce mélange est contre-nature ; les Idées sont mal accouplées par la matière ; elles sont en déséquilibre et provoquent le devenir. Impossibilité pour les individus de réaliser parfaitement l'Idée-type.

Aristote place l'opposition entre la matière et des formes qui lui sont immanentes. Il y a ainsi dans la nature un dynamisme finaliste qui tend à réaliser ces formes. La cause de ce dynamisme est un Dieu transcendant, acte pur, qui agit à la manière d'un aimant sur le monde.

Les stoïciens, comme on le sait, ne conçoivent pas que le psychique puisse exister à part la matière. Dieu est ainsi l'âme du monde qui est son corps. Dieu et la finalité dans le monde ne font qu'un, et l'homme pratique la sagesse lorsqu'en vertu de son libre arbitre il se conforme à l'ordre divin.

Dans le système de Plotin la matière et l'Un spirituel constituent les deux pôles du réel. Entre ces deux pôles s'échelonne une série d'intermédiaires qui sont radioactivés depuis l'Un. Il se constitue ainsi deux mondes, dont l'humanité (à la fois corps et esprit) forme la région intermédiaire. Ces deux mondes sont régis par des principes différents. Le monde intelligible est gouverné par les principes de perfection, de finalité, de bonté ; le monde sensible et corporel, par le mécanisme, la nécessité et le mal. Le devoir de l'homme est de se libérer du monde matériel et de retourner à Dieu.

La pensée judéo-chrétienne vient brusquement changer l'aspect du problème. Elle considère que la matière et le monde par conséquent n'ont pas existé de toute éternité mais qu'ils ont été créés par Dieu. Dieu est donc transcendant au monde ; mais il lui est en même temps immanent et cela à un double titre (parce qu'il l'a créé et ensuite parce qu'il le gouverne de sa providence toute-puissante). D'autre part si Dieu est parfait, comment expliquer qu'il permette le mal et la souffrance ? C'est ici qu'interviennent le rôle de Satan et le péché de l'homme.

Pour la pensée chrétienne l'existence du monde est alors expliquée par un drame en trois actes : création et péché de l'homme, rédemption, consommation finale et avènement de nouveaux cieux et d'une nouvelle terre. Rien de semblable dans la philosophie antique qui envisage l'univers comme se reproduisant toujours le même suivant les cycles de la grande année.

A partir de la Renaissance la vision et l'idée que l'on a du monde et de l'univers se renouvellent pour une large part. Le point de vue géocentrique est abandonné non seulement en astronomie, mais en philosophie, et il semble difficile de concilier la finalité cosmique avec l'univers devenu ainsi infini.

C'est pourquoi Descartes, une fois posé le dualisme de la matière et de l'esprit et une fois démontrée l'existence de Dieu, sépare résolument les vérités de la foi et celles de la philosophie ; puis il restreint ses recherches à l'étude des sciences.

Je n'essayerai pas de montrer ici comment les successeurs de Descartes, à savoir Spinoza, Malebranche et Leibniz essaient de surmonter le dualisme

qu'il avait posé et comment ces diverses tentatives amènent Kant à poser le problème critique.

M. Jean de la Harpe nous a retracé l'évolution de la pensée de Kant sur le point qui nous intéresse. Dans la *Critique de la raison pure* le recours à des arguments de finalité pour démontrer l'existence de Dieu ou l'immortalité de l'âme est rigoureusement proscrit. Il n'y a de finalité que dans un sens interne, tendance de la raison à organiser sa propre activité.

Dans la *Critique de la raison pratique* cette conception se précise. La raison pratique sous l'impulsion de l'impératif catégorique tend à organiser le règne des fins (chaque personne est une fin pour elle-même en même temps qu'elle est moyen dans l'ensemble des créatures raisonnables). Mais il n'y a pas encore de causes finales proprement dites.

La *Critique de la faculté de juger* est un effort de synthèse entre les deux *Critiques*, effort de synthèse grâce auquel Kant rapproche les idées d'art, de beau et de bien. Il arrive alors à subordonner le mécanisme à la téléologie ; mais cette subordination s'effectue sous forme fonctionnelle de manière à réserver l'autonomie de l'analyse réflexive et le primat du devoir-être sur l'être. La finalité du processus reste interne et c'est par commodité que nous parlons de causes finales, « notre entendement en effet va toujours par nature de ce qui est avant dans le temps à ce qui est après et ne peut par conséquent expliquer le moyen par la fin, mais seulement par la représentation de la fin et c'est en ce sens que la cause finale est définie : « la causalité d'un concept » ; mais un esprit intuitif qui verrait par-dessus le temps verrait la fin produire elle-même les moyens ou plutôt (car l'idée de production est encore temporelle) apercevrait entre le moyen et la fin un rapport actuel et *sui generis* dont notre finalité est le symbole » (1).

Les successeurs de Kant au lieu de pousser l'analyse réflexive dans le même sens que lui s'attaquent au problème du devenir ; ils intérieurisent sans doute la finalité au réel ; mais cette intérieurisation se fait sous la forme d'un processus qui va de l'inconscient au conscient. Les diverses philosophies de la nature de Schelling sont typiques à cet égard et l'on sait comment chez Hegel le réel se déroule suivant une dialectique grâce à laquelle l'Esprit finit par prendre conscience de lui-même dans l'humanité. Il en est de même dans la philosophie de Schopenhauer.

Pour celui-ci le vouloir vivre constitue une finalité interne au réel ; ce vouloir vivre reste inconscient sous la forme d'instinct ; toutefois lorsqu'il prend conscience de lui-même dans la pensée humaine il réalise que ses fins étaient mauvaises. De là, la nécessité pour l'homme de se créer par l'art des fins qui l'apaisent momentanément.

Il est inutile de poursuivre. Sous une forme ou sous une autre les systèmes philosophiques qui se sont succédé au cours de l'histoire nous ramènent au problème que pose la finalité envisagée dans sa fonction psychologique.

(1) *Vocabulaire philosophique*, p. 259.

M. Jean Piaget nous a exposé le dit problème. Il nous a montré comment l'enfant et le primitif raisonnent presque exclusivement par le moyen de causes finales, pour substituer de plus en plus dans leurs raisonnements les causes efficientes. Il s'est demandé si l'idée de finalité n'était pas peut-être une idée factice, parce que mal analysée, de même que celle de force qui primitivement était conçue comme une puissance créatrice et qui est devenue un simple rapport constant : $f = mg$.

Selon M. Piaget l'acte intentionnel n'implique pas finalité, car il n'est que la prise de conscience de certains mouvements (désir, tendances, etc.). L'idée de finalité est alors l'équivalent psychologique d'un phénomène objectif qui est la totalité résultant de l'assimilation organisatrice.

D'autre part les états de conscience ne pouvant agir comme causalité physique, la conscience ne peut jamais être qu'un système d'évaluations et d'implications. A un stade supérieur ce système se transforme en normes qui évoluent suivant une direction immanente à l'ensemble.

Que le psychologue tente comme savant une explication de ce genre, nous le voulons bien. Mais du point de vue métaphysique le problème subsiste. En effet, pour M. Piaget, si nous l'avons bien compris, les états de conscience ne sont que le reflet d'un ensemble de phénomènes physiologiques qui vont se structurant sans cesse. A chaque structure plus complexe correspond la conscience d'une norme nouvelle et épurée. Mais ou bien il s'agit là de la simple constatation d'un état de fait et on ne voit pas pourquoi cette constatation revêt pour la conscience la forme d'une norme, ou bien c'est en vertu d'une finalité inhérente à la nature qu'une structure plus complexe de la vie physiologique provoque dans la conscience l'apparition de normes de plus en plus épurées et le problème n'est que reculé.

Il me paraît alors se poser dans les termes où je l'ai indiqué au début.

Les causes mécaniques, physico-chimiques suffisent-elles à expliquer les faits que nous constatons dans la nature ? Suffisent-elles surtout à justifier la conscience que l'homme a de son activité rationnelle et morale ? Si oui, le hasard, la loi des grands nombres, etc., doivent nous mettre à même de rendre compte des relations de tout à partie, des cohérences et des hiérarchies qui s'affirment dans l'Univers.

Or en fait et jusqu'à maintenant cette voie d'explication n'a pas abouti. A mesure que l'on pénètre plus avant dans l'étude du réel, elle se trouve obstruée et il est probable qu'il en sera toujours de même.

Nous sommes ainsi amené à postuler par un jugement de valeur un certain finalisme dans l'Univers et à le faire dépendre d'une activité rationnelle supérieure.

Par là s'expliquent en nous l'existence de la raison et la présence de valeurs spirituelles, morales, esthétiques et religieuses qui dépassent notre être individuel et sont cependant autre chose que le résultat d'une contrainte

sociale. Cette vie de l'esprit tend au règne des fins, puisqu'elle est elle-même suspendue à un principe vivant de suprême finalité.

Par là s'explique aussi le fait qu'il y a accord possible entre notre pensée et la réalité ; notre raison n'est pas isolée monstrueusement dans l'univers et la connaissance de ce dernier nous est accessible dans une large mesure.

Dire que la finalité est illusoire, parce qu'elle ne comporte pas un schème défini ne nous paraît pas une objection valable. La causalité, elle aussi, ne comporte pas un schème précis, et l'on a vu plus haut les difficultés inextricables auxquelles on se heurte, sitôt que l'on cherche à justifier métaphysiquement l'usage de ce schème. Après de longs tâtonnements la science a dû écarter ce problème et s'en tenir à une définition technique, si l'on peut dire, du rapport causal ; elle ne renie pas pour cela le schème de causalité, tel qu'il s'exprime dans la proposition : « tout phénomène a une cause ».

Le schème de finalité revêt de même une forme très vague, à savoir : « tout ce qui existe a une fin ». Comme tel il ne nous renseigne pas sur les fins particulières et c'est à la raison de les découvrir dans chaque cas donné.

On peut, il est vrai, déclarer qu'une telle recherche est vaine, puisque la causalité efficiente et mécanique élargit de plus en plus son domaine aux dépens de la causalité finale ; le progrès des sciences tendrait donc à montrer que cette dernière est illusoire. L'objection n'est cependant pas décisive, car on peut concevoir que la notion de finalité, comme toute autre notion s'épure, à mesure que le champ de nos connaissances s'élargit.

Aux débuts l'homme considère que tout dans l'univers a été disposé en vue des fins égoïstes qu'il poursuit ; mais il en arrive peu à peu à concevoir une finalité d'un autre ordre, à savoir que chaque être, bien qu'étant voulu à titre de fin, est subordonné à un tout infini qui le dépasse et dans lequel il doit librement se placer en renonçant à ses vues égoïstes.

Un pareil finalisme n'entrave en aucune manière la liberté de la recherche scientifique et l'analyse réflexive de plus en plus intense sur soi-même et sur le monde, puisqu'il pousse à situer son être propre dans le vrai, quel qu'il puisse être.

* * *

La discussion qui suivit l'exposé de ce travail fut très nourrie. Elle montra le lien étroit qui unit finalité et jugements de valeur et il fut décidé que l'hiver prochain serait, si possible, consacré à l'étude de ces derniers.

Les comités n'ont subi aucun changement dans leur composition, et les présidents en sont donc :

Genève : M. Henri Reverdin, 124, Route de Chêne ; *Lausanne* : M. Henri Miéville, La Sittèle, Chailly ; *Neuchâtel* : M. Samuel Gagnebin, Peseux.

*Le président central : M. ARNOLD REYMOND,
La Rouvenaz, Avenue des Cerisiers, Pully près Lausanne.*